93 15 200 copies 1132
NATIONAL LIBRARY
CANADA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DEUX

DISCOURS

DORVAL
O M L

PRONONCÉS PAR

M. JOSEPH TASSÉ

Président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa

DANS LES SÉANCES DU 4 DÉCEMBRE 1872 ET DU 2 AVRIL 1873.

Maison Jésuite-Martre
11131 OUEST. BOUL. GOUIN
Sainte-Geneviève, Qué.
JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL
EUSEBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue St. Vincent, Nos. 6, 8 et 10

1873

S.E
R.S.
106

DEUX

DISCOURS

PRONONCÉS PAR

M. JOSEPH TASSÉ

Président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa

DANS LES SÉANCES DU 4 DÉCEMBRE 1872 ET DU 2 AVRIL 1873.

MONTRÉAL
EUSEBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue St. Vincent, Nos. 6. 8 et 10

1873

FC133
T38

DISCOURS[1]

PRONONCÉ PAR M. JOSEPH TASSÉ, PRÉSIDENT DE L'INSTITUT CANADIEN FRANÇAIS D'OTTAWA, DANS LA SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1872.

MONSEIGNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

L'Institut Canadien-Français inaugure, ce soir, son cours annuel de conférences publiques. Il sait les inestimables avantages qui dérivent de ces entretiens, pour la population française de cette ville, et il ne négligera aucun effort pour les continuer, chaque mercredi, durant nos longues veillées d'hiver.

Pour atteindre ce but important, il compte avec raison, Monseigneur, sur le patronage de Votre Grandeur et de votre digne clergé, dont la présence est toujours pour nous un haut encouragement; sur le concours des amis des lettres, de tous ceux qui ont à cœur le développement intellectuel en cette ville, et j'ajouterai, de tous ceux qui veulent le progrès bien entendu de nos sept mille compatriotes de la capitale. Il compte encore sur le concours des dames

1 Ce discours a été prononcé à l'inauguration du Cours Littéraire que donne chaque hiver, durant quatre mois, l'Institut Canadien Français d'Ottawa. Les séances publiques de cette association si pleine de vitalité ont lieu chaque mercredi, et, en outre de la conférence hebdomadaire, il y a musique et chant par les artistes et amateurs de la capitale. C'est la seule institution franco-canadienne qui ait adopté ce genre de séances publiques, lequel a obtenu jusqu'à présent beaucoup de succès, car il n'y a pas moins de cinq à six cents personnes qui assistent à toutes les conférences. Sa Grandeur Mgr Guigues est le digne patron de l'Institut, et Elle assistait à la séance où le discours que nous publions a été prononcé.

et messieurs qui, par le passé, ont su donner tant d'éclat et une si légitime popularité aux charmantes soirées de notre *Cercle des Familles*.

Notre tâche n'est pas facile, mais avec cette précieuse coopération, nous sommes sûrs de la couronner de succès. D'ailleurs, les sympathies du public nous sont connues. Il nous en a donné une éclatante manifestation par le passé, en venant toujours en foule applaudir aux éloquentes paroles de nos conférenciers et au talent de nos artistes et amateurs, et son affluence à cette séance d'ouverture, est pour nous un nouveau gage de sa bienveillance, qui nous est infiniment agréable.

On ne saurait donner trop d'importance à ces conférences publiques, car assurer le succès de l'Institut, lui donner toute la vitalité possible, étendre ses moyens d'action et le cercle de son influence, est, selon moi, faire acte de véritable patriotisme. L'Institut n'est-il pas le foyer où viennent converger toutes nos aspirations nationales.—le centre intellectuel, où nous échangeons et développons les idées d'intérêt immédiat pour nous ;—en un mot, le lieu de réunion où nous avons appris à nous connaître et à compter les forces vives de la nationalité ?

L'Institut a avant tout pour mission la conservation de notre langue dans toute sa pureté et dans toute sa beauté. Or, la langue n'est-elle pas, après la religion, le trait le plus caractéristique d'un peuple, et le plus beau diamant de sa couronne ?

Et lorsque cette langue s'appelle la langue française, l'une des plus belles des langues modernes, la langue des têtes couronnées et de la diplomatie, la langue des plus grands génies qui se soient illustrés dans les sciences, la littérature et la philosophie, la langue dont les accents ont les premiers réveillé les échos endormis de nos majestueuses solitudes, la langue que nos pères nous ont transmise comme un legs précieux ;—sa conservation est pour nous plus qu'un devoir sacré, plus qu'un devoir national, elle doit être un sujet de gloire.

Oui, la langue est le véritable cachet d'un peuple, et elle ne doit s'éteindre qu'avec la vie même de la nation qui la parle, alors qu'elle ne lui survit pas. Aussi, interrogez l'histoire, et vous verrez que la langue se lie tellement à l'existence d'une nation, que chaque fois qu'un peuple puissant a voulu en balayer un autre de la surface de la terre, il a presque toujours tenté de renverser les deux colonnes de l'édifice national : sa foi et sa langue.

Lorsque les russes frappèrent au cœur le vaillant peuple de la Pologne, ils proscrivirent à la fois sa langue et sa religion. Et que fit Bismark lorsqu'il voulut germaniser des provinces françaises

comme l'Alsace et la Lorraine, qu'il a arrachées à notre ancienne mère-patrie ? Il décréta que la langue du vainqueur devait être celle du vaincu, et que celle-ci serait bannie des écoles. Mais l'on sait que le peuple héroïque de ces provinces n'a pas voulu se courber sous ce joug oppressif. Comme autrefois les Troyens, il a préféré déserter le sol de ses aïeux, s'arracher à tout ce qui lui était cher, à tout un monde de souvenirs, se disperser aux quatre coins du monde, partout où il pourra rester français et catholique, plutôt que de subir un odieux asservissement.

Mais il n'est pas nécessaire de demander des exemples à l'étranger pour prouver, par l'histoire, la corrélation de la langue avec la vie nationale d'un peuple. Lorsque par une politique maladroite et condamnée depuis par ses hommes d'état les plus éminents, l'Angleterre voulut dénationaliser les 70,000 canadiens-français, restés fidèles au poste de l'honneur, après la cession du pays, que fit elle ? Elle voulut proscrire notre langue de nos parlements et de nos écoles, et lui substituer sa propre langue qui envahit aujourd'hui le monde.

Mais nos pères surent déjouer par leur noble attitude les trames ourdies par ceux qui voulaient notre anéantissement comme peuple. Le clergé canadien contribua puissamment à la conservation de notre langue en en faisant la base principale de l'enseignement dans nos écoles. Et dans nos parlements, nous eûmes les Bédard, les Panet, les Morin, les Papineau, les Lafontaine et bien d'autres, dont les noms nous seront toujours chers, qui surent faire respecter l'usage de la langue française, jusqu'à ce qu'il nous ait été solennellement garanti par l'acte d'Union. Et aujourd'hui près de 1,100,000 français, ayant la sève d'une nation forte et pleine d'avenir, habitent le pays, et les échos lointains des Montagnes Rocheuses, de la rivière Rouge et du Cap Breton, répètent à l'envi des accents français comme les rives du St. Laurent et de l'Outaouais.

Oui, conservons notre langue, Mesdames et Messieurs, et pour cela, encourageons les institutions qui, comme la nôtre, sont fidèles à l'emblème national : *Nos institutions, notre langue et notre foi.* En ce qui regarde l'Institut, c'est pour moi un agréable devoir de reconnaître que nos compatriotes de la capitale ne lui ont pas ménagé leurs suffrages. Car, l'Institut n'a jamais été plus prospère qu'il ne l'est maintenant. Le chiffre de ses membres est aujourd'hui d'environ 375. Or, 375 membres, c'est plus que ne compte aucune institution littéraire de la province de Québec et de cette ville.

Ce résultat est très-encourageant, mais n'allons pas nous reposer si tôt sur nos lauriers. Travaillons, au contraire, à affermir notre œuvre et à l'enraciner assez profondément pour que rien ne puisse l'ébranler. Faisons en sorte qu'il n'y ait pas une seule famille française, qui ne tienne à honneur de compter l'un des siens parmi les membres de l'Institut, et tâchons de hâter le jour où nos réunions nationales n'auront plus lieu dans cette modeste enceinte, mais dans un édifice plus spacieux, qui fera honneur au nom canadien.

Ce devoir d'encourager nos institutions s'impose d'une manière toute particulière à nos compatriotes de cette ville. Car, il ne faut pas oublier que si nos nationaux forment la grande masse de la population dans la Province de Québec, nous sommes au contraire, presque noyés dans Ontario par les éléments étrangers ; nous ne sommes que 75,383 canadiens-français pour lutter contre un million et demi d'anglais, écossais et irlandais.

Si le danger de dénationalisation est à craindre quelque part dans notre pays pour les groupes français, c'est bien dans cette province. Mais avec le patriotisme et l'union qui décuplera nos forces, il nous sera possible de faire grandir et fortifier ce rameau détaché de l'arbre principal de la nationalité. Déjà de véritables colonies françaises sont formées aux deux extrémités de la province, ou s'échelonnent sur la rive sud de l'Outaouais. Déjà la flèche du clocher catholique s'élève fièrement au milieu de l'essaim national, à côté de l'école française, où la jeunesse apprendra à ne pas oublier la langue de ses pères. Et avant longtemps, les institutions sociales des canadiens-français d'Ontario laisseront peu à désirer.

Position comme noblesse, oblige. Aussi il incombe à nos compatriotes de la capitale par leur nombre, leur intelligence et leur force de cohésion, de se mettre à la tête du mouvement national dans cette province.

L'Institut a encore pour mission principale, le culte du beau et du vrai, dans les sciences, la littérature et la philosophie. Ce rôle est parfaitement adapté à notre caractère national. Car, de l'avis de maints observateurs judicieux, notre mission est toute intellectuelle et religieuse et doit être, dans une sphère moindre, celle qu'a remplie la France, qui fut pendant si longtemps le pivot intellectuel du monde, le foyer de la pensée universelle.

Nous ne pourrons d'ici à longtemps, dominer par le nombre, l'étendue de notre commerce et l'éclat de nos richesses, mais nous aurons rempli une tâche glorieuse, si nous savons nous signaler

par le rayonnement de nos intelligences, dont l'influence n'est pas éphémère, mais sait se perpétuer à travers les siècles.

Les nations les plus fortes et les plus puissantes ne sont pas toujours celles qui occupent la plus large place au temple de mémoire. La Grèce, par exemple, avait un territoire insignifiant et une population bien limitée, si on la compare aux nations asiatiques de l'époque. Cependant l'histoire conserve à peine leurs noms, tandis que la patrie d'Homère et de Démosthènes a su conquérir une impérissable renommée. Et à qui doit-elle en grande partie l'auréole de gloire dont son nom est encore entouré ? A ses orateurs, à ses poëtes et à ses historiens. Les chants de l'*Iliade* ont plus contribué à l'illustrer que toutes les richesses des peuples voisins n'ont fait pour les tirer de l'oubli.

Les siècles les plus célèbres sont encore ceux où l'intelligence a régné en souveraine. Qu'il suffise de rappeler le siècle d'Auguste —qui fut celui de Virgile, et de Tite Live—et le siècle de Louis le Grand, où les Bossuet, les Fénélon, les Corneille et les Racine se sont immortalisés.

La gloire littéraire est, après la gloire religieuse,—si je puis l'appeler ainsi,— la plus pure et la moins périssable. Au lieu de s'affaiblir à travers les âges, elle ne fait que resplendir d'un nouvel éclat. C'est un monument grandiose auquel le temps conserve toute sa jeunesse et sa beauté au milieu des ruines qu'il sème sur ses pas.

Tous les grands hommes ont été amis des lettres, et plusieurs souverains ont cru s'honorer en admettant des écrivains célèbres dans leur intimité. Les plus illustres personnages ont recherché la gloire littéraire. J'aime à rappeler ici que Wolfe, le vainqueur de Montcalm, déclarait quelques jours avant la bataille des Plaines d'Abraham, après avoir lu avec admiration une pièce de vers d'un célèbre poëte anglais, qu'il aurait préféré la gloire d'en être l'auteur à celle de planter le drapeau d'Albion sur le vieux roc de Québec.

Les jouissances intellectuelles sont aussi d'une suavité inexprimable. Que de loisirs elles ont charmées ! Que d'agréables satisfactions elles ont causées ! Que de larges horizons elles ont ouvert aux méditations de l'homme ! Augustin Thierry, historien français, leur a rendu un beau témoignage dans son testament resté célèbre : " Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis affirmer, qu'il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé même, c'est le dévouement à la science."

Nous devons d'autant plus nous adonner au développement des choses de l'esprit que le règne de la matière semble obtenir plus d'ascendant. Le matérialisme menace de dominer les deux mondes, et nous devons réagir de toutes nos forces contre ce flot envahisseur. Notre pays n'en a pas encore trop subi l'atteinte, mais il est menacé de son influence délétère.

Nous entrons, de fait, dans une ère de progrès inouï. On ne parle aujourd'hui qu'agriculture améliorée, manufactures, chemins de fer et canaux. Je suis bien loin de vouloir déprécier un pareil mouvement, mais il est à craindre que l'esprit public se laisse trop absorber à l'avenir par des aspirations purement matérielles.

Que l'on améliore l'agriculture, que l'on creuse des canaux, que l'on attire en ce pays des milliers de bras robustes, que des usines s'élèvent en grand nombre et enveloppent l'atmosphère de panaches de fumée, que le sifflet de la locomotive se fasse entendre dans les gorges les plus reculées de nos montagnes, que monts et collines s'aplanissent devant le travail humain, que notre population présente, enfin, le spectacle d'une vaste ruche d'abeilles. Très bien ! J'applaudis à tous ces progrès. Mais de grâce, que la perspective de la richesse ne nous fasse pas tous incliner devant le veau d'or, et que la fumée de nos manufactures n'ait pas pour effet d'alourdir nos intelligences.

Sursum corda. Sachons nous élever aussi au-dessus de la vulgarité des idées et des occupations matérielles, et ne nous laissons pas emporter par le courant qui a déjà été fatal à tant d'autres. Comme l'a dit Montalembert : " Opposons à ce misérable déclin, que l'on ose vanter comme un progrès, les hautes et libres méditations de la pensée. Opposons à ces triomphes de Plutus les victoires pures et magnanimes de l'intelligence. Ne laissons pas, l'esprit français, j'allais dire l'esprit humain, s'affaisser et s'abattre dans ce néant. Empêchons, s'il en est temps encore, l'art et le style, en se matérialisant et se vulgarisant à l'infini, de signaler l'avènement de leur dégénération prochaine."

Il n'est pas impossible, d'ailleurs, de concilier le culte des choses de l'esprit avec le progrès matériel. Voyez Boston. Elle est l'une des villes maritimes les plus populeuses et les plus importantes des Etats-Unis. Dans son port plein d'activité, on voit comme une forêt de mâts de navires sur lesquels flottent des pavillons de presque toutes les nations. Ses rues sont extrêmement affairées, sa population est fort industrieuse, bref, il se fait un immense mouvement d'affaires dans cette cité.

Pourtant, la gloire de Boston n'est pas tant d'avoir un commerce étendu et des industries florissantes, que d'être la ville littéraire

par excellence et d'avoir mérité d'être appelée l'Athènes de l'Amérique. On y admire une magnifique université, une académie de science et d'arts, des sociétés historiques, de médecine, de vastes bibliothèques et musées. On coudoie tout un monde de savants, de professeurs, d'étudiants, là où on ne croirait devoir rencontrer que des aligneurs de chiffres, comme dans la plupart des villes américaines, et il n'est pas une cité qui dépense relativement autant pour la belle cause de l'instruction. Aussi, la patrie de Franklin est saluée avec respect par tous les étrangers comme la retraite des muses, et le véritable foyer du mouvement intellectuel aux Etats-Unis.

Ai-je besoin d'ajouter, Mesdames et Messieurs, que tout progrès intellectuel dans un pays n'est désirable qu'en autant qu'il est vivifié par la religion. La nécessité de cette alliance des lettres et de la religion est méconnue dans un trop grand nombre de pays, mais elle ne trouve ici heureusement que peu de contradicteurs.

La littérature sans la foi ne peut pas produire d'autres fruits que ceux que l'on cueille sur les bords de la Mer Morte, c'est-à-dire des fruits stériles. L'intelligence, si vous le voulez, est un grand arbre, couvert d'un riche manteau de verdure, projetant au loin son ombre bienfaisante, mais qui se dessèchera et se découronnera bientôt, s'il n'a plus la sève nécessaire qui fait sa force et sa grandeur. Or, la sève pour l'intelligence, c'est la foi !

L'histoire est là, d'ailleurs, pour prouver que la littérature a exercé une influence extrêmement funeste sur les sociétés en cessant de s'éclairer au flambeau de la foi.

Voyez la France. Comme elle était grande au dix-septième siècle, alors que brillaient ces puissantes intelligences, ces incomparables éducateurs du peuple, ces maîtres de la langue française, qui ont nom Bossuet, Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Corneille, Racine et tant d'autres écrivains célèbres. La littérature était alors pure et sévère, elle savait s'élever aux plus hautes conceptions, planer dans les horizons de la pensée, et parler au peuple le langage de la vérité, de la foi et de l'honneur. Aussi son heureuse influence s'est alors reflétée sur la nation. Car, on dit avec raison que la littérature est la véritable expression d'une société.

Mais arrive le dix-huitième siècle. Quelle déchéance ! C'est l'avénement du matérialisme philosophique ! C'est le règne de Voltaire, de Rousseau, d'Alembert et de Diderot. La France tombe d'abîme en abîme, elle accumule désastres sur désastres, hontes sur hontes, flétrissures sur flétrissures : c'est à coup sûr l'époque la plus sombre de son histoire. La littérature, corrompue jusqu'à la moëlle des os, déchaîne les plus mauvaises passions populaires

contre l'autorité et la religion, après les avoir sapées dans leur base.

Quelle décadence encore dans le dix-neuvième siècle! Quel abaissement des intelligences! Quelle dépravation du goût! Pour combattre l'influence dissolvante d'une myriade d'écrivains qui, comme Sainte Beuve, se feraient gloire au besoin de manger des saucissons le Vendredi Saint, on peut à peine signaler une petite phalange d'esprits d'élite, de nobles soldats de la foi et de la vérité, restés fidèles aux traditions de l'honneur. Ce sont les De Maistre, les de Bonald, les Lacordaire, les P. Félix, les Dupanloup, les Montalembert, les Ozanam, les Louis Veuillot et quelques autres.

La littérature est plus malsaine qu'à aucune autre période de son histoire. La presse inonde la France de ses peintures grivoises et démoralisatrices; la corruption et les défaillances sont presques générales, et le plus grand nombre de criminels se trouvent dans les départements où on lit le plus.

Aussi, lorsqu'arrive l'heure terrible des combats, cette nation amollie par le matérialisme et la libre pensée ne retrouve plus sa valeur d'autrefois pour se mesurer contre l'ennemi. Les plus terribles malheurs fondent sur la France et l'on croirait qu'elle va agoniser sous le talon du uhlan prussien. Elle tombe sans gloire aux pieds de ce même peuple, dont elle mettait les légions en déroute, aux glorieuses journées d'Iéna et d'Austerlitz!

Il y a bien encore sans doute des cœurs vaillants, des dévouements chevaleresques, des français sans peur et sans reproche comme ceux des temps passés, mais combien se montrent indignes de défendre le sol sacré de la patrie! Les soldats vraiment catholiques, ceux qui n'ont pas appris dans les livres ou dans les journaux à mépriser Dieu, la foi et l'honneur, comptent presque seuls parmi les héros de la dernière guerre: tels sont par exemple les fiers enfants de la Bretagne et de la Vendée, dont les nobles ancêtres sont aussi les nôtres, et qui eussent sauvé la France, si elle eut pu être sauvée.

Il peut en coûter à notre amour-propre national de faire de pareils aveux. Mais ce tableau tracé à grands traits n'est-il pas rigoureusement vrai? Puisse ce terrible exemple nous servir de leçon et nous détourner à temps de la fausse voie, qui fut si fatale à la France, si jamais quelques mauvais conseillers voulaient nous conduire au même abîme.

Aussi, les enseignements de la dernière guerre ont éclairé grand nombre d'esprits en France. Et on comprend tellement la nécessité d'un retour à des idées plus saines, que des journaux comme le *Figaro* et le *Siècle*, qui ont une grande part de responsabilité

dans cet affaissement de l'esprit français, sont forcés aujourd'hui de proclamer que cette malheureuse nation ne retrouvera son ancienne splendeur et son ancien prestige qu'en épurant sa littérature et en redevenant croyante comme autrefois.

Oui, puisse la France s'engager franchement dans la vraie voie de l'honneur et travailler activement à l'œuvre de sa régénération, et nous, canadiens-français, nous ne serons pas les derniers à applaudire au salut de ce grand peuple, dont le sang coule dans nos veines, et que nous verrions avec tant de fierté marcher encore à la tête de la civilisation ! Oui, puisse son drapeau, dont les couleurs ornent cette salle, reprendre son ascendant, flotter plus haut que jamais en renfermant dans ses nobles plis l'emblême de la véritable civilisation, et nous ne serons pas les derniers à l'acclamer de toutes nos forces !

Ce doit être pour nous, Mesdames et Messieurs, une agréable satisfaction de pouvoir affirmer que presque tous nos littérateurs ont puisé jusqu'à présent leurs inspirations aux eaux vives de la foi, c'est-à-dire à la source véritable du beau et du grand. Aussi, c'est en restant fidèles à cette tradition que leurs œuvres continueront d'avoir une influence salutaire sur la société et les mœurs. C'est en imprégnant leurs écrits de l'idée religieuse, qu'ils sauront combattre les fausses tendances de tous ces systèmes matérialistes, de toutes ces utopies et de ces idées anti-sociales qui minent aujourd'hui l'Europe ; qu'ils sauront faire aimer la vertu au peuple au lieu de lui dorer le vice, et qu'ils lui inspireront le culte de toutes ces grandes choses qui font la gloire et la force d'un peuple.

Nous n'avons pas jusqu'à présent dévié de la noble mission qui nous a été dévolue. Nous avons veillé avec un soin jaloux à la conservation de notre patrimoine national. Eh ! bien, si nous voulons nous montrer dignes de notre passé et marcher fièrement dans la voie de l'honneur, ne souffrons pas que notre littérature en se viciant prépare trop tôt l'œuvre de notre dégénération. Efforçons-nous de la rendre pure et sévère,—car la littérature ne fut jamais plus puissante qu'à notre époque,—et nous pourrons espérer alors de conserver à la nation cette vitalité qui s'est affirmée si hautement au milieu même de nos plus grandes épreuves.

L'Institut Canadien-Français n'a cessé depuis sa fondation de travailler à cette alliance féconde des lettres et de la religion, et il est à espérer que toutes ses aspirations à l'avenir tendront à resserrer une union, qui ne pourra manquer d'ajouter de nouveaux fleurons à notre couronne nationale.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. JOSEPH TASSÉ, PRÉSIDENT DE L'INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS D'OTTAWA, DANS LA SÉANCE DU 2 AVRIL 1873.

MONSEIGNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

En ouvrant le cours littéraire de l'Institut Canadien-Français, il y a bientôt quatre mois, j'invitais tous les amis des lettres, toutes les personnes désireuses de contribuer au progrès intellectuel et social de notre population, de nous donner leur concours pour permettre de remplir la tâche difficile—et j'ajouterai—éminemment patriotique que nous entreprenions. J'insistais en même temps sur les nombreux avantages intellectuels qu'offrait un cours hebdomadaire de conférences françaises, et je priais nos compatriotes de s'y rendre en grand nombre, afin de ne pas perdre le fruit de tant de bonnes paroles, de tant de précieux enseignements, tombés des lèvres des éloquents conférenciers qui se succéderaient tour à tour à cette tribune.

Eh bien ! en terminant, ce soir, notre cours littéraire annuel, je puis rendre ce témoignage à nos collaborateurs et à toute la population, que cet appel a su trouver partout un bienveillant écho. Grâce à leur concours, nous avons pu donner chaque mercredi, durant quatre mois, un entretien des plus instructifs, et la musique et le chant se sont joints à la littérature pour donner un attrait tout particulier à nos séances. Nous avons pu marier l'utile à l'agréable, élever le goût non-seulement dans les lettres, mais encore dans la musique et le chant, et couronner cette œuvre

d'assez de succès pour que l'intérêt n'ait pas faibli un seul instant. Aussi, la population s'est-elle rendue en grand nombre à chaque soirée pour applaudir au talent de chacun, sûre qu'elle venait puiser dans ces réunions un aliment vivifiant à la fois pour le cœur et l'esprit.

Je voudrais pouvoir exprimer dignement à tous ceux qui y ont droit la reconnaissance de l'Institut. Mais il est deux noms que je ne saurais passer sous silence, ce sont M. Augustin Laperrière, chargé de la direction musicale, qui depuis trois ans prodigue ses veilles et son zèle dans l'intérêt de notre institution, et M. F. R. E. Campeau, préposé à l'organisation dramatique. Ces deux messieurs ont rempli leur tâche respective avec une persévérance et une activité admirables. Je dois mentionner aussi le Corps de musique des jeunes gens, qui a fait, depuis les quelques mois de sa formation, des progrès si rapides sous l'habile direction de M. l'abbé Champagne ; l'excellent orchestre Marier dont nous avons le plaisir d'entendre encore, ce soir, les agréables mélodies ; le magnifique corps des Chasseurs Canadiens de Hull ; notre club des amateurs canadiens, déjà en pleine voie de succès, et auquel nous devons les recettes assez rondes de plus d'une attrayante soirée ; enfin toutes les dames et messieurs qui se sont multipliés pour nous être utiles et rehausser l'éclat de nos soirées, chaque fois—et cela est arrivé bien souvent—que nous avons dû faire appel à leur bonne volonté et à leur patriotisme.

Oui, Mesdames et Messieurs, si l'on en juge par nos nombreuses réunions du mercredi, si l'on en juge par les témoignages non suspects de la satisfaction publique, nous pouvons affirmer, sans crainte d'être taxé de présomption, que nous avons au moins assuré aux canadiens-français de la capitale les avantages d'instruction, que les autres associations littéraires de la capitale ont donnés à la population parlant l'anglais en cette ville. Tout en offrant autant de distractions et de charmes par le chant et la musique, nous avons donné à la partie littéraire un cachet original qu'elle n'a pas dans ces associations. Car en quoi consistent leurs entretiens ? Ce sont tout simplement de beaux discours,—plus éloquents que celui que j'ai l'honneur de prononcer—ou des scènes émouvantes empruntés à des orateurs et écrivains distingués, que l'on redit devant ces sociétés.

Loin de moi l'idée de vouloir saisir cette circonstance pour déprécier la nature et la portée de ces entretiens. Ils sont certainement intéressants, contribuent à épurer le goût, à inspirer le culte du beau, à initier le public au secret des grands maîtres en éloquence, en histoire, en philosophie et en poésie, mais on me

permettra de dire, du moins, qu'ils ne sont pas marqués du sceau national. Ils n'ajoutent aucune production nouvelle à la littérature canadienne, et favorisent, par conséquent, dans une mesure moindre, le progrès des lettres en ce pays. Ils ne demandent pas aussi la somme d'études, de réflexions et de recherches que requièrent nos conférences. C'est là le trait principal qui distingue nos entretiens des lectures données devant les autres associations de cette ville—si j'en excepte la Société Littéraire et Scientifique—et on ne trouvera pas mauvais que je rende justice à nos conférenciers en signalant une différence aussi importante.

Aussi, que l'on réunisse et publie les cinquante entretiens, donnés depuis trois ans seulement devant cette institution, et l'on admettra sans peine que, dans ce coin de la province d'Ontario, les canadiens-français savent lutter avantageusement contre leurs concitoyens des autres origines dans le noble domaine de l'intelligence. On reconnaîtra encore à leur louange, que depuis quelques années surtout, ils ont fourni plus d'une pierre précieuse à l'édification de cet édifice littéraire, aux proportions déjà imposantes, élevé dans le Canada-Français, par les soins des Garneau, des Ferland, des Crémazie, des Chauveau, des Casgrain, des Lemay et de bien d'autres littérateurs distingués.

Ces entretiens traitent les sujets les plus divers : histoire, philosophie, économie politique, sciences, religion.

On a remarqué avec plaisir, cette année surtout, que les conférenciers se sont particulièrement appliqués à nous faire connaître l'histoire du Canada. Il est à espérer qu'ils continueront à l'avenir l'œuvre à peine ébauchée, car c'est bien là le thème qui puisse offrir le plus d'attrait à un auditoire aussi patriotique que celui qui encombre cette salle. Notre histoire, de fait, offre un champ inépuisable à ceux qui veulent l'exploiter—et toute hardie que puisse paraître cette assertion—j'affirmerai qu'on ne fait que commencer à dévoiler toutes ses richesses.

On a dit que c'était l'histoire de son pays qu'on ignorait le plus, comme c'était aussi la géographie de son pays qu'on connaissait le moins. Cette assertion n'est pas sans fondement. On connaît bien, par exemple, l'histoire des Grecs et des Romains, on a appris à admirer leur grandeur, l'état avancé de leur civilisation, leurs faits mémorables ; la vie de leurs guerriers, de leurs orateurs, de leurs poëtes, nous est familière. Mais nous ignorons trop souvent l'histoire de notre beau pays et celle de ses plus nobles enfants.

Quelle histoire fut pourtant plus héroique, plus admirable et plus fertile en enseignements que la nôtre ! C'est toute une brillante épopée où se dessinent sous les traits les plus beaux, le cou-

rage, l'esprit de foi et de dévouement à ce pays. Quels fondateurs de colonies peut-on comparer, par exemple, aux Champlain et aux de Maisonneuve ? Qui poussa plus loin l'héroïsme que les Montcalm, les Lévis, les d'Iberville, les de Beaujeu, qui promenèrent pendant si longtemps le drapeau français victorieux ? Quels découvreurs furent plus courageux que les Joliet, les LaSalle, les P. Marquette, les Varennes de la Verendrye et tant d'autres, dont le nom est déjà entouré d'une auréole de gloire impérissable ? Quels missionnaires furent plus intrépides que les Lalemand, les Bressani' les Brébœuf, et tant d'autres qui, après avoir conquis des légions d'infidèles à la foi, ont arrosé notre sol de leur sang et jouissent maintenant des splendeurs éternelles ?

D'autres pays ont pu produire des orateurs plus éloquents, des hommes politiques plus remarquables, mais ils ne comptent pas de plus grands patriotes, de plus nobles caractères, que les Bédard, les Panet, les Bourdages, les Viger, les Vallières de St. Réal, les Lafontaine, les Nelson, les deux Papineau, les Morin et bien d'autres, dont les noms seront prononcés avec admiration, tant que subsisteront nos glorieuses libertés politiques, obtenues au prix de si généreux efforts.

Oui, cultivons notre histoire, tâchons de la populariser, car en apprenant ce qu'ont été ses pères, notre peuple tiendra à honneur de marcher sur leurs traces. Leur noble conduite sera comme un flambeau lumineux, qui le guidera au milieu des incertitudes e des obscurités de l'avenir. Ce sera pour lui le phare qui éclairait jadis les Hébreux dans leur marche à travers le désert. Car tous les peuples marchent vers une Terre Promise. Cette Terre Promise, ce ne sont pas des avantages matériels, c'est l'immortelle couronne qui sera posée sur le front de toutes les nations chrétiennes, qui n'auront pas dévié de leur noble et sainte mission !

Ces études, Mesdames et Messieurs, ont pour but non-seulement de faire revivre notre passé sous ses traits les plus saisissants, de servir d'enseignement au peuple, mais elles contribuent encore à tirer de la poussière de l'oubli des héros et des faits inconnus, à jeter un nouveau jour sur des points obscurcis et à nous faire rechercher en tout la vérité historique. Pour vous en convaincre, il me suffira de vous citer un trait qui ne vous est pas étranger.

Il y a quelques semaines, un littérateur canadien distingué affirmait devant ce même Institut, sur l'autorité de M. Rameau et autres écrivains dignes de foi, que le peuple acadien—cet admirable petit peuple auquel nous sommes liés par une commune origine—avait du sang indien dans les veines, provenant des relations des premiers acadiens avec les Abénaquis. Cette assertion

n'est contredite par aucun auteur et elle eut induit sans doute bien d'autres littérateurs sous la même fausse impression—car l'erreur en histoire fait boule de neige—n'eut été le démenti donné subséquemment par un jeune conférencier de talent, qui se fait gloire d'appartenir au peuple acadien.

Croyant à tort ou à raison que cette assertion était injurieuse pour sa race, ce monsieur s'est mis à l'œuvre pour en démontrer la fausseté. Il a fait faire, dans ce but, de nombreuses recherches dans son pays; il a fait examiner les registres les plus anciens des établissements acadiens, et, s'appuyant sur les données les plus authentiques et le témoignage invariable de la tradition, il est aujourd'hui, m'assure-t-on, en mesure de prouver d'une manière péremptoire, que Rameau et les autres ont fait erreur, et que le sang français coule dans toute sa pureté dans les veines du noble peuple acadien.

Les conférences publiques, Mesdames et Messieurs, sont aussi un des grands moyens d'instruction de notre temps.

Mais il faut connaître que leur origine est loin d'être récente. On voit, par exemple, que les lectures publiques étaient fort en faveur auprès du peuple romain. Un historien nous dépeint le conférencier comme se présentant d'ordinaire en riche toilette, les cheveux soignés, l'émeraude au doigt, sans oublier la modeste coupe qui devait l'humecter durant le débit. Vous voyez qu'il y a sous ce rapport une différence assez sensible entre les conférenciers d'alors et ceux d'aujourd'hui.

Mais les lectures publiques n'ont jamais eu chez les anciens l'influence qu'elles ont de notre époque. Dans les grandes villes d'Europe et des Etats-Unis, ce moyen d'instruction est surtout très populaire. Si le conférencier a du prestige et de la réputation, il ne manque jamais dans une cité américaine, par exemple, d'attirer un auditoire considérable.

A New-York, à Boston et à Chicago, pour ne signaler que ces villes, on a vu des hommes comme l'illustre Dickens, Horace Greely, l'historien Froude, le célèbre Père Burke et bien d'autres attirer autour d'eux dans de vastes salles des multitudes immenses, qui restaient suspendues pendant de longues heures aux lèvres de ces princes de l'éloquence et de la pensée. Des conférenciers d'un bien moindre renom manquent rarement de voir réunis autour d'eux pour les entendre, un auditoire nombreux, tant le peuple est avide de s'instruire.

Dans notre pays, nous ne sommes pas aussi avancés que nos voisins sous ce rapport, mais il se fait incontestablement un mouvement assez accentué dans ce sens.

Le regretté Dr. Painchaud, cet homme dont les glaces de l'âge n'avaient pu refroidir la verve toujours pétillante, a le plus fait probablement pour populariser les lectures publiques dans la capitale provinciale—qui, je le reconnais volontiers, est la ville la plus lettrée du pays, l'Athènes du Canada. Il a eu des émules pourtant qui se sont élevés à une plus grande hauteur que lui à l'horizon de la pensée, entre autres M. Etienne Parent, dont les études sont encore lues avec fruit, et l'hon. M. Chauveau qui, m'assure-t-on, a donné la première conférence française en ce pays. On remarque aujourd'hui plusieurs habiles conférenciers à l'Université Laval, parmi lesquels je mentionnerai le Dr. LaRue, dont les causeries sont toujours suivies par un auditoire nombreux et choisi.

Mais il est certain qu'il n'est peut-être pas une ville, où les canadiens-français doivent plus s'empresser de profiter des avantages des lectures publiques, que dans la capitale fédérale. Et pourquoi? Parce que nous ne possédons pas des institutions et des sociétés qui répandent l'instruction sous des formes aussi variées, qu'à Québec ou à Montréal, par exemple. De plus, dans les cités bas-canadiennes, nous ne sommes pas autant exposés à nous laisser entamer par l'élément étranger qu'en cette ville, et ces conférences publiques sont un puissant moyen de contribuer à la conservation de notre langue et de nous en faire apprécier toute la beauté et l'importance.

Ces essais lus en public ont un autre avantage qui n'est pas le moindre. Ils nécessitent bien des veilles, bien des recherches et sont un stimulant au travail surtout pour la jeunesse laborieuse. Ils nous forcent à comprendre que nous ne devons pas consacrer tout notre temps à de frivoles plaisirs ou à des occupations purement matérielles, et que les jouissances intellectuelles sont supérieures à toutes les autres, après la satisfaction de sa conscience.

Il ne faut pas le dissimuler, la paresse intellectuelle est un des grands fléaux de notre temps. Ses victimes sont légion et on ne doit rien négliger pour en contrecarrer l'influence dissolvante. Que de jeunes gens richement doués ont fait fausse route et ont fait mentir toutes les espérances que leurs talents naissants faisaient concevoir, parce qu'ils n'ont pas donné l'aliment du travail au feu dévorant de leur esprit! Ils promettaient d'être des météores brillants à l'horizon de l'intelligence, ils n'ont été que des étoiles filantes!

Le travail, on ne saurait trop le répéter, voilà ce qui fait les grands hommes, voilà ce qui produit les grandes choses. C'était le credo d'un de nos hommes d'état les plus remarquables, qui lui aussi devait sa position éminente au travail, et dans ses conseils à

la jeunesse, il ne manquait jamais de la mettre en garde contre l'oisivité qui a consumé la flamme de tant de belles intelligences.

En traitant incidemment de l'importance du travail, ma voix ne saurait être bien autorisée, mais vous me permettrez, du moins, d'emprunter quelques paroles éloquentes au célèbre écrivain espagnol, Jacques Balmès. S'adressant à la jeunesse, il lui disait :

" Eh quoi ! sentiriez-vous donc à tel point l'horreur du travail et de la lutte pour ne pas entrer dans la carrière littéraire, qui est semée de tant de lauriers et de couronnes ? N'oseriez-vous pénétrer dans le sanctuaire de la science, parce que vous avez aperçu sur le seuil du temple ce vain fantôme du travail qui semble y veiller incessamment pour en éloigner la jeunesse des écoles ? Comment pensez-vous que se soient formés ces illustres savants dont les noms seront prononcés avec amour et respect par la postérité la plus reculée ? Ensevelis dans le silence de leur cabinet ou dans l'ombre d'une bibliothèque, ils passaient leur vie dans la privation des frivoles amusements et dans l'austère bonheur des travaux de l'intelligence ; c'est ainsi qu'ils triomphaient de toutes les difficultés et de tous les obstacles. Ils travaillaient dans la retraite et dans l'obscurité ; mais la gloire burinait leurs noms sur ses tables immortelles, et les générations que le temps emporte dans sa course saluent en passant le souvenir du génie laborieux.

" N'oubliez pas, jeunes gens," disait encore Balmès, "que la patrie a les yeux fixés sur vous, que vous êtes son espérance. La faulx implacable du temps tranche successivement ses appuis, à mesure qu'elle avance dans sa marche, c'est à vous de les remplacer. Qu'en serait-il d'elle si vous n'échappiez aux tristes séductions de l'oisiveté, si, refusant de vous consacrer au travail, vous n'aviez aucun soin de votre éducation et de votre instruction, si vous demeuriez par conséquent hors d'état de remplir un jour avec honneur et succès vos carrières respectives ? La religion, la morale, la politique, les sciences d'application et de théorie, tout ce qui fait la gloire, la force et le bonheur des sociétés, tout sera bientôt remis entre vos mains ; à vous par conséquent de fortifier votre cœur et votre intelligence, pour porter le poids de cette noble mission."

Je ne saurais terminer, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, ces quelques considérations,—quoique la transition soit un peu brusque—sans insister sur l'importance d'assurer à l'Institut un local plus spacieux et plus convenable que celui que nous occupons maintenant. Il ne saurait y avoir qu'une opinion sur l'urgence de cette amélioration. Car cet édifice est trop exigu et ne répond plus aux besoins et aux progrès de notre population. Il est arrivé plus d'une fois que cette salle n'a pu contenir le flot du peuple qui s'y

pressait, et ce grave inconvénient se fera encore plus sentir à l'avenir, avec l'accroissement si rapide de l'élément français en cette ville.

Nous voyons s'élever en face, Mesdames et Messieurs, notre magnifique cathédrale qui dresse vers le ciel ses clochetons gothiques et ses flèches élancées, et plusieurs autres temples sacrés s'érigent aux quatre coins de la capitale. Nous avons un magnifique collége, dont les proportions ne sont déjà plus en rapport avec le chiffre de ses étudiants, et qui avant longtemps, je l'espère, pourra mettre à effet sa charte universitaire. Nous sommes fiers de nos superbes couvents comparables aux grands établissements de ce genre dans le pays, et où des essaims de jeunes filles vont puiser cette instruction chrétienne et ces charmes de l'esprit, qui leur permettront plus tard de répandre une salutaire influence au foyer domestique et de faire l'ornement de nos salons. Nous applaudissons au bien inestimable que font nos grandes écoles populaires dirigées par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Nous signalons avec bonheur à l'étranger ce bel orphelinat, dont les murs renferment tout un petit bataillon d'enfants abandonnés qui, sans la charité chrétienne, verraient se dessiner devant eux un bien sombre avenir. Nous avons encore un magnifique hopital, fréquenté par toutes les douleurs, et où cet ange de la charité que nous appelons la Sœur Grise, répand ses baumes consolateurs sur ceux qui vont y chercher santé et paix intérieure. Bref, maints beaux édifices, maintes institutions sont des monuments éclatants de la foi, du patriotisme et de la charité des canadiens-français de cette ville.

Notre institut littéraire, Mesdames et Messieurs, est aussi florissant et doit être bien populaire, si l'on en juge par l'imposante réunion de ce soir. Mais il nous manque un bel édifice qui puisse donner accès à une large partie de la grande famille franco-canadienne de cette ville. Car, la salle de l'Institut ne sert pas seulement à des fins littéraires. C'est ici qu'ont lieu tous nos concerts, toutes nos représentations dramatiques, toutes nos réunions publiques et nationales. C'est ici encore que naissent tous les mouvements qui nous intéressent le plus.

L'Institut est comme le boulevard de la nationalité à Ottawa; aussi, devons-nous nous efforcer de lui donner de la force et de la grandeur. Nous avons cru qu'il était temps de faire un appel à nos nationaux, leur demandant leur concours pour élever un véritable monument national. Et je suis persuadé, pour ma part, que cet appel aura de l'écho et que chacun donnera dans la mesure de ses ressources pour contribuer au succès de cette œuvre patriotique.

A l'ouverture de ce cours, Sa Grandeur Mgr. Guigues, qui a bien voulu nous honorer encore ce soir de sa présence, affirmait publiquement que le patriotisme n'est nulle part plus vivace dans la province de Québec que dans cette ville, et nos compatriotes saisiront sans doute cette occasion pour prouver que cet éloge si flatteur n'est pas immérité.

En travaillant au succès et à la prospérité de nos institutions, nous travaillons par là-même à la gloire de la nationalité, car elles en sont l'une des pierres angulaires. Or, nulle part, plus que dans la province d'Ontario, nous ne devons nous efforcer de fortifier l'élément national. Nous sommes la minorité, c'est vrai, Mesdames et Messieurs, nous le serons longtemps, nous le serons probablement toujours dans cette province anglo-saxonne ; mais nous serons bientôt assez nombreux pour nous faire respecter des éléments étrangers et les obliger de compter avec nous.

C'est un fait encourageant et qui doit nous rendre confiants dans l'avenir, de voir que pas une nationalité ne grandisse par elle-même aussi rapidement que la nôtre dans la province d'Ontario. Nous avons plus que doublé depuis dix ans le chiffre de notre population. En 1861, nous étions environ 33,000, et en 1872, nous sommes 75,383.

C'est-à-dire que les canadiens d'Ontario sont plus nombreux que ne l'étaient, à la cession du pays, nos pères qui, après plus d'un siècle, ont laissé une glorieuse lignée d'environ 1,700,000 descendants. C'est-à-dire encore qu'il y a un peu moins de canadiens dans Ontario que d'acadiens dans le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, et que nous sommes plus nombreux que les anglais établis dans la province de Québec, dont la population se monte à 69,822 habitants seulment.

Les canadiens sont au nombre de 9,623 dans le comté de Prescott, où ils forment la majorité ; ils ne sont pas moins de 10,239 dans le seul comté d'Essex, situé aux confins de cette province, et dans plusieurs autres divisions électorales, ils sont un tiers ou forment un appoint important de la population. Il n'y a rien de plus éloquent qu'un chiffre, a-t-on dit, c'est vrai. C'est pourquoi j'ai tenu à vous donner ces quelques renseignements satistiques publiés tout récemment, qui accusent notre force et notre importance nationale dans cette province.

Nous avons pu en cette ville, par exemple, Mesdames et Messieurs, faire élire depuis deux ans un maire canadien-français ! Eh bien ! qui sait, si avant longtemps, la capitale ne comptera pas un de nos compatriotes parmi ses représentants politiques ;—qui sait encore si dans un avenir assez rapproché, plusieurs comtés haut

canadiens ne délégueront pas quelques uns de nos nationaux dans nos chambres d'assemblée. Si les 69,822 anglais de la province de Québec peuvent faire élire plus de douze représentants de leur origine, pourquoi les 75,000 canadiens-français de cette province n'auraient-ils pas la bonne fortune de voir quelques-uns des leurs siéger dans nos parlements ? Tout est possible avec l'union, l'esprit d'entente et d'association.

Comme j'ai cru devoir le dire dans une autre circonstance, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, les canadiens-français de la capitale sont appelés par leur intelligence, par leur nombre et par leur force de cohésion, à se tenir à la tête du mouvement national dans cette province, et ils contribueront à cette fin patriotique en assurant toute la force et la vitalité possible à une institution qui, comme la nôtre, reconnaît pour devise : LA NATIONALITÉ AVANT TOUT !